

Les infirmières visiteuses : (suite et fin)

Autor(en): **Combe, Mary**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **10 (1922)**

Heft 137

PDF erstellt am: **25.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257358>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES INFIRMIÈRES VISITEUSES

(Suite et fin)¹

Voyons maintenant comment organiser un service d'infirmières visiteuses d'hygiène sociale dans les grands centres.

Le Comité qui lancera ce service devra rechercher l'aide et l'appui de la section de la Croix-Rouge, des médecins, des pasteurs, des œuvres sociales avec qui il collaborera (fabriques, magasins, sociétés d'assurances, syndicats, etc.). Ce sera pour commencer une œuvre privée, car seulement par la pratique et en démontrant, chiffres en mains, de combien de cas les infirmières-visiteuses ont soulagé les hôpitaux, pourra-t-on obtenir un subside de l'Etat !

Il faut d'abord compter un budget d'environ 3600 à 4000 fr. par an et par infirmière à la ville; et en plus les frais généraux, du « Centre d'hygiène », qui sera le lien, et le lieu de réunion des infirmières. Nous croyons qu'en ville il est impossible de donner à une infirmière, ayant fait ses études, quelques mois de stages pratiques, et consacrant tout son temps à l'œuvre, moins de 10 francs par jour, sans la loger, ni la nourrir.

A la tête du « Centre d'Hygiène sociale » se trouvera une infirmière diplômée, ayant fait plusieurs années de pratique. A côté d'elle, qui exercera aussi son activité en ville, 3 à 4 infirmières dont elle surveillera le travail. Pour débiter, ces infirmières se spécialiseront : une pour les nourrissons, une pour les enfants (si possible séparer les deux services : pour enfants bien portants où l'infirmière ne donne que des conseils, et pour enfants malades où l'infirmière donne des soins), une pour les adultes, une pour les maladies vénériennes, etc., suivant les besoins de la localité. Chacune pourra être attachée à des consultations; elles suivront alors elles-mêmes, chez eux, les malades que les médecins leur auront spécialement désignés; mais, en outre, pour arriver à pénétrer dans une plus grande quantité de familles, et obtenir un plus fort rendement, elles travailleront aussi avec tous les médecins de la ville, ou seront appelées directement par les malades (dans ce cas, après l'enquête sociale, elles ne donneront aucune prescription, mais feront appel au docteur, puis surveilleront et aideront à l'exécu-

tion de son traitement). Chaque infirmière revenant au Bureau, avant ou après sa journée de travail (journée de 8 heures, avec une moyenne de 6 à 9 visites par jour) établira des fiches. S'il y a des veilles ou des ménages à faire dans les familles, ou si l'on désire une garde pendant plusieurs heures par jour régulièrement, on s'adressera à des gardes libres où à des femmes de ménage de confiance. Les infirmières feront appel aussi souvent que possible aux œuvres de bienfaisance et d'entraide sociale. Peu à peu, et si des aides bénévoles, consacrant régulièrement du temps au Centre d'hygiène, augmentent le nombre des infirmières-visiteuses, il pourrait y avoir des infirmières seulement pour les enquêtes sociales, d'autres uniquement pour l'enseignement des préceptes d'hygiène; peut-être aussi, si la ville est grande et les infirmières très bien préparées, préféreront-elles être infirmières générales et par quartiers, tout ceci ne pouvant se décider qu'à la pratique.

L'infirmière scolaire, comme nous l'avons vu, sera uniquement attachée à l'école, dépendant complètement du médecin scolaire et du Département de l'Instruction Publique. Elle sera pourtant en rapport avec le Centre d'Hygiène où elle pourra aller consulter les fiches familiales, et si elle ne peut faire des visites à domicile, elle transmettra aux infirmières visiteuses la surveillance des parents et les soins aux enfants. Rapports étroits aussi avec les services sanitaires scolaires. Mais d'un autre côté, les infirmières anti-tuberculeuses pourront être indépendantes et rattachées au dispensaire anti-tuberculeux. Dans les grands centres, en effet, ces infirmières ont suffisamment de travail pour être uniquement spécialisées dans cette direction, à condition qu'une collaboration étroite s'établisse entre les deux œuvres, comme ce sera aussi le cas entre infirmières visiteuses et sœurs visitantes. Ces dernières surtout seront contentes de voir arriver de nouvelles forces, car dans les grandes agglomérations elles se sentent submergées.

Dans les grands centres, où il y a déjà des dispensaires, on élargira l'idée primordiale et, au lieu de fonder un nouveau « Dispensaire d'hygiène sociale » avec consultations et infirmières visiteuses, on rattachera simplement nos infirmières visiteuses aux Polycliniques déjà en activité. Dans les petites villes au contraire, ou n'existe encore aucun dispensaire, mais où son utilité

¹ Voir le *Mouvement Féministe* des 10 et 25 janvier et 10 février 1922

Les femmes et les livres

« La Famille Sanarens » — « Histoire de Marianne Fau » Le tricentenaire de Molière

Le nom de Louise Cruppi est loin d'être inconnu aux lectrices et lecteurs du *Mouvement Féministe*. Il est celui d'une femme dont l'activité admirable se déploie aussi bien dans le domaine social que dans le domaine littéraire. D'une part, en effet, M^{me} Cruppi s'est efforcée d'améliorer la situation de la femme, d'abord en créant à Paris diverses organisations pour étudiantes, ainsi qu'un bureau de placement pour intellectuelles (secrétaires, journalistes, etc.), puis en dirigeant l'école Rachel qui, en initiant les femmes à des métiers inconnus d'elles auparavant, est venue admirablement en aide aux veuves de la guerre. Et, d'autre part, M^{me} Cruppi s'est toujours intéressée aux questions du féminisme littéraire. Critique avisée¹, elle est en même temps écrivain. C'est de son dernier et récent roman, *la Famille Sanarens*² que je voudrais vous entretenir aujourd'hui.

De qui se compose la famille Sanarens? Voici d'abord la veuve Sanarens, une femme soumise et effacée, qui, après la

mort de son mari, se révèle soudain autoritaire et dominatrice, ambitieuse pour ses enfants, décidée à leur faire suivre la voie qu'elle jugera bonne pour eux. Voici ensuite ses enfants, quatre fils : Germain, un tempérament faible, doux et poète, qui ne peut vivre loin de la ferme natale, un vaincu de la vie en apparence, le raté de la famille, mais celui « qu'on aime le plus » ; Alexandre, malingre, chétif, sec d'âme et de corps, un sédentaire qui ne demandera pas davantage à la vie que ce que lui offriront un poste de fonctionnaire et un mariage d'argent ; Romuald, nature fougueuse et indomptable (« tu es trop dur pour une femme ! lui dit sa mère en l'envoyant dans un collège de Jésuites ; il faut des hommes pour te mater »), qui se découvre artiste sculpteur, fait une carrière glorieuse et consacre son existence entière à l'art et au travail ; Joseph, enfin, l'enfant mystique qui se fait prêtre, sorte de saint qui finit par succomber sous les coups des adversaires du modernisme. Voici encore l'oncle Bélus, qui a fait fortune « aux Amériques », et ses deux filles : Daisy, la blonde Américaine, cœur protestant et puritain ; Dora, l'enfant passionnée, ivre de vie, que Joseph convertit au catholicisme, mais à qui la souffrance seule apprend à regarder au delà des réalités immédiates de la vie présente.

Ces diverses existences se côtoient et se croisent plus qu'elles ne se heurtent, et se mêlent ; l'absence d'une véritable intrigue — se nouant pour se dénouer ensuite — fait de l'ouvrage une galerie de portraits plutôt qu'un roman au sens où nous l'entendons généralement. Ayant conçu en son esprit des personna-

¹ *Femmes écrivains d'aujourd'hui*. Suède. Fayard, 1911.

² Grasset. Paris, 1921.

se fait sentir, comme à St-Imier, par exemple, on fondera un « Dispensaire d'hygiène sociale » complet, sur le modèle des centres sociaux parisiens, avec consultations, médicaments et infirmières visiteuses.

Dans les petites villes et les villages, l'organisation d'une œuvre d'infirmières visiteuses sera tout autre, les conditions matérielles et le travail étant différents. Le Comité, grâce à une habile propagande, pourra faire appel tout de suite à un plus grand nombre de personnes, et ayant déjà l'appui du pasteur et du médecin, il s'adressera à toutes les sociétés, œuvres, institutions (autorités municipales, fabriques, syndicats, sociétés mutuelles d'assurances, sociétés anti-alcooliques, Union des Femmes, sections locales de la Croix-Rouge, des Samaritains, de la Ligue antituberculeuse, sociétés sportives, établissements hospitaliers et de prévoyance sociale, etc.)

A la campagne le budget sera moins lourd. Probablement trouvera-t-on, pour l'infirmière, un logement gratuit, ou en tout cas ne dépassant pas 500 francs. Quant à sa pension, que l'infirmière prendra si possible dans une famille, elle reviendra de 60 à 100 francs par mois. Même étant défrayée de pension et de logement, il vaudrait mieux donner à l'infirmière environ 100 francs par mois comme cela se fait déjà pour plusieurs sœurs visitantes de la campagne vaudoise. Il faudra donc de 2500 à 3000 francs. Appuyons sur le fait que l'appoint financier est surtout nécessaire au début, pour le lancement de l'œuvre; l'argent s'obtient plus facilement par la suite : les souscripteurs viennent plus nombreux une fois qu'ils se rendent compte des avantages et de l'utilité de l'institution; et les dons des malades augmentent aussi l'actif. En outre, on pourrait, pour diminuer les frais, réunir des villages voisins dans le service d'une même infirmière (cela se fait déjà dans le Jura Bernois par exemple, la sœur de Villeret et Cormoret passant 3 jours par semaine dans chaque village); ou bien l'infirmière visiteuse ne donnerait qu'une partie de son temps (la demi-journée, par exemple); ou, enfin, dans quelques localités, la sage-femme n'ayant que peu ou même très peu à faire, et donnant d'ailleurs des soins généraux, pourrait, après une préparation plus complète et plus spéciale, devenir l'infirmière visiteuse de sa région.

L'infirmière visiteuse de campagne, étant seule pour tout le

travail à accomplir, devra avoir une préparation très complète et avoir fait plusieurs stages pratiques. Elle sera, en effet, et en même temps, infirmière pour enfants (les nourrissons étant laissés à la sage-femme et l'infirmière ne s'occupant pas des accouchements — avec pourtant une collaboration étroite qui pourra exister là où l'infirmière montrera du tact et où la sage-femme saura apprécier cette aide), infirmière scolaire, infirmière pour adultes, infirmières dépistant les tuberculeux — en ceci coopération avec les Ligues antituberculeuses — les syphilitiques, etc.

Si l'infirmière veut pénétrer facilement dans les familles, les premiers temps surtout, le mieux serait de commencer par une visite des écoles si les autorités y consentent. Peut-être obtiendrait-on ainsi un appoint, bienvenu au budget, si l'infirmière visiteuse fonctionne aussi comme infirmière scolaire, puisque, par une lettre du 8 juin 1921, la Caisse Cantonale d'Assistance Infantile, avisait le Comité Central de la Ligue vaudoise contre la tuberculose : « qu'il est question d'accorder des subsides de l'Etat à des services d'hygiène scolaire (art. 6 de la loi) qui, eux, seront libres d'engager des infirmières visiteuses. »

L'infirmière de campagne travaillera avec le médecin et sous ses ordres, lui facilitant la tâche, expliquant son rôle et le faisant appeler chaque fois qu'elle le juge nécessaire. Connaissant toutes les œuvres d'assistance et de bienfaisance, les lois de protection de la femme et de l'enfant, elle mettra ses connaissances au service des familles et servira de lien entre les œuvres de charité, d'entraide, de protection, du canton et les habitants de son village. Elle sera l'infirmière qui éduque par ses conseils, donne des préceptes d'hygiène, prévient les contagions et connaît au point de vue social, matériel, moral et physique, toutes les familles, et aussi bien les enfants que les adultes. Son rôle social étant encore plus étendu à la campagne qu'à la ville, elle pourra pendant les veillées d'hiver faire des réunions, des conférences sur des sujets d'hygiène infantile, ou générale, d'éducation, etc.

Déjà les sections locales d'hygiène sociale et morale, les sections de la Croix-Rouge, de la Ligue vaudoise contre la tuberculose, et des sociétés antialcooliques s'unissent pour ce même but social : maintenir la santé familiale par l'influence

ges, M^{me} Cruppi a manifestement pris plaisir à suivre chacun d'eux dans son évolution particulière. Et ce plaisir de l'auteur à imaginer se communique au lecteur et le tient seul en haleine. Les préoccupations de cohésion intime et d'unité semblent, en effet, avoir si peu préoccupé M^{me} Cruppi que, dans la seconde partie du livre, le centre de gravité se déplace subitement et passe des fils Sanarens à leur cousine Dora Bélu : à partir de ce moment-là, la famille Sanarens est reléguée à l'arrière-plan du tableau, d'où elle ne resurgit que dans les toutes dernières pages du livre.

Il est cependant un élément qui sert de lien et fait office d'unité : l'origine languedocienne de la famille Sanarens. Fixer les traits du tempérament méridional sous ses formes diverses et en ses évolutions variées : telle est l'entreprise vers laquelle M^{me} Cruppi s'est sentie attirée. Toutefois, plus encore que l'âme des habitants, c'est le visage du pays languedocien que l'auteur s'est plu à dessiner. Je voudrais ici pouvoir citer plusieurs de ces descriptions fines et attrayantes qui font le véritable charme de l'ouvrage. Mais la place fait défaut : force m'est de m'en tenir à une seule :

Romuald s'avancait entre des champs de sarrasin fleuri, d'une blancheur de neige, du milieu desquels surgissaient de petits ormeaux couronnés par la vigne. Gracieuse, elle passait d'un arbuste à l'autre, dessinant des arceaux au-dessus du champ neigeux. Puis c'étaient des maïs somptueux avec leurs hauts feuillages.

Des chars passaient chargés de paille, attelés de grands bœufs blancs gascons au mufler noir. La large voiture portant le haut édifice

savamment dressé, s'engageait dans d'étroits sentiers. Elle accrochait aux buissons, elle laissait, pendus aux hautes branches des arbres, des morceaux de tiges dorées que le vent, peu à peu, emportait.

Le garçon qui marchait devant les bœufs, mince et brun, la chemise écrue largement ouverte au col, et les manches roulées jusqu'au coude, la taille serrée d'une ceinture rouge, se retournait parfois pour guider l'attelage. Il faisait face aux bœufs, cambrait la taille, et, levant au ciel ses poings fermés, ses bras fluets, hâlés et nerveux, il menaçait lui chétif, les puissantes bêtes :

— Arrê-ê-ê...! criait-il d'une voix sonore, qui s'entendait au loin dans les calmes campagnes.

Puis le silence se faisait, et on entendait seulement, au loin, le ronflement de la batteuse s'harmonisant avec les bruits des champs.

La Famille Sanarens ne serait-elle pas née de l'amour de M^{me} Cruppi pour le Languedoc, et de son plaisir à le chanter ?

* * *
Je serais curieuse de savoir l'impression qu'a laissée aux lectrices de la *Semaine Littéraire*, l'*Histoire de Marianne Fau*.¹ Histoire pathétique que celle de ce couple qu'une profonde incompréhension sépare, momentanément d'abord, puis, — après un essai de vie commune aboutissant à un échec — pour plusieurs années. Que faudra-t-il pour ramener l'un vers l'autre, après des années de séparation, cet homme absorbé par son travail, inflexible, si décidé à laisser à son épouse toute la liberté à laquelle elle pourrait prétendre qu'il en apparaît par-

¹ Marthe DUPROIX: *Histoire de Marianne Fau*. *Sem. Litt.* 3, 10, 17, 24 et 31 décembre 1921, 7 et 15 janvier 1922.

éducative de l'infirmière visiteuse. Que chacun de nous leur aide et les soutienne. Alors pour le plus grand bien de tous, l'infirmière visiteuse sera bientôt, dans chacune de nos villes, dans chacun de nos villages, une figure familière et aimée.

May COMBE.

De-ci, De-là...

Le mariage de la fille du roi.

Les grands journaux ont renchéri les uns sur les autres de détails concernant le mariage de la princesse Mary, fille unique du roi d'Angleterre avec le vicomte Lascelles. La pompe de cette cérémonie, nous a-t-on dit, a rappelé celle des fêtes analogues au Moyen-âge; dans la toilette de la mariée, tout était perles et diamants; les bijoux reçus équivalent à une fortune; toutes les jeunes filles dans l'Empire britannique portant les mêmes prénoms que la royale fiancée se sont cotisées pour lui offrir un cadeau de la valeur de 8.000 livres sterling, dont une partie sera employée à l'achat d'un collier-souvenir en perles.

Oui... Mais ce luxe, quand à l'autre bout de l'Europe tant d'enfants agonisent, tant de mères se désespèrent, faute de nourriture et de vêtements; quand, et sans même évoquer ces obsédants clichés du Dr Nansen, nous côtoyons tous les jours, chez nous en Suisse, tant de misères noires; ce luxe et ce contraste ne nous ramènent-ils pas plus directement encore en plein Moyen-âge?

Une mission en Russie.

M^{lle} Suzanne Ferrière vient de rentrer à Genève, après avoir accompli jusqu'à Moscou et Saratov une importante mission d'inspection et de contrôle qui lui avait été confiée par l'Union internationale de Secours aux Enfants dont elle est secrétaire générale. Grâce à la mission Nansen, bien des démarches lui ont été facilitées, mais notre vaillante compatriote n'en a pas moins fait preuve d'un réel courage en partant pour la Russie décimée d'épidémies, au moment précis où mourait à Moscou, du typhus, un de ses collègues, le prof. Pardo. Aussi ce ne sont pas seulement tous les détails que rapporte M^{lle} Ferrière sur le bon fonctionnement des cuisines et d'autres organisations occidentales de secours établies en Russie, qui sont intéressants pour nous, mais encore la preuve de ce que peuvent accomplir l'énergie et le savoir-faire d'une femme — d'une de ces femmes auxquelles leurs compatriotes ont décerné, en octobre dernier, un brevet d'infériorité civique.

Signalons à ce propos que le *Bulletin* de l'U. I. S. E. (nos 5-6) publie un récit de son voyage fait par M^{lle} Ferrière elle-même.

Deux récitals féminins.

Le 20 février dernier, on a entendu à Zurich, sous les auspices du *Lesezirkel de Hottingen*, une femme auteur bernoise, M^{me} Maria Waser, lire quelques-unes de ses œuvres qui ont remporté un gros succès. « Dans une histoire intitulée *Dans la sagesse des murs nus*, écrit le correspondant du *Journal de Genève*, l'auteur étudie le renouement et la richesse intérieure. Dans la pièce la *Misère des riches et la Richesse des pauvres*, elle a peint avec émotion les petits riches empressés dans de beaux habits, flanqués d'une gouvernante, qui regardent avec envie les gamins de la rue se battre dans la boue.

fois presque insensible, — cette femme orgueilleuse et égoïste, qui voit clair, parle net, et ne faiblit pas quand une fois la décision est prise. Que faudra-t-il? L'enfant, qui est né après la seconde séparation et que la mère a jalousement gardé tout entier pour elle? Sans doute. Et c'est en effet lui qui sert de prétexte au revoir, et provoque la réconciliation. Mais si la réconciliation a lieu et qu'on la sente, cette fois, définitive, n'est-ce pas plutôt parce que, le temps aidant, Marianne Fau a compris que le soutien de son mari lui manquait — « Qu'est-ce que serait cet abîme », songe-t-elle, « une vie où n'existerait plus, si lointain, si proche, si douloureux, — si nécessaire — ce qui fut l'amour? » —, parce que Pascal a désappris l'orgueil par la souffrance, et qu'il saura demander, et qu'il saura prononcer le mot qui délivre: « Je t'aime toujours ».

Certes, on pourrait relever quelques longueurs dans le récit, la maladresse de faire assister le lecteur à deux séparations successives, quelque invraisemblance dans les situations. Mais ne vaut-il pas mieux noter la délicatesse de touche de l'auteur, ses remarques fines, çà et là un mot profond ouvrant sur de larges avenues, et ce joli procédé de l'apostrophe par où l'auteur s'adresse à Marianne, — ou bien est-ce le cœur même de Marianne Fau, ce « ferme cœur », qui s'interpelle lui-même pour s'aider à voir clair en soi?

* * *

On célébrait en France, le mois dernier, — et non sans

Dans les *Scènes de la vie des humbles*, celle de la pauvre blanchisseuse qui trime toute la semaine pour élever sa famille était particulièrement poignante. Le dimanche, trop fatiguée pour se promener avec les siens, la pauvre femme se met à sa lucarne, et, de là, jouit de la beauté du monde.

Huit jours plus tard, c'était le public genevois qui avait le privilège de réentendre la voix exquise d'une des femmes qui s'approche le plus de la perfection dans l'art de dire, et que Bâle a maintenant le bonheur de compter parmi ses habitantes: M^{me} Nef-Lavater. Intelligence, souplesse, distinction, variété, émotion, grâce... le talent de M^{me} Nef semble avoir encore gagné depuis qu'elle a quitté Genève. C'était pure joie artistique que de l'entendre lire, avec une si parfaite simplicité, mais aussi avec une compréhension si profonde du génie essentiel de l'auteur, des fragments du *Visage émerveillé* de la Comtesse de Noailles, et c'est une joie que nous espérons retrouver.

Assurance-maladie

Pour la seconde fois la grande Commission d'experts pour la revision de la loi sur l'assurance-maladie s'est réunie à Berne du 27 février au 2 mars, et pour la seconde fois les déléguées des Sociétés féminines, M^{mes} J. J. Gourd (Genève) et A. Leuch (Berne), appelées à y siéger, sont entrées au Palais fédéral par la porte principale, ont gravi aux pieds des trois Suisses monumentaux le majestueux escalier à double rampe pour pénétrer dans la Salle du Conseil des Etats dans laquelle avaient lieu les séances, et occuper, sous la belle fresque de si vivante allure, dont l'un des fauteuils réservés aux représentants de notre Chambre Haute. Une troisième femme y avait encore sa place marquée: la déléguée de l'Association suisse des sages-femmes, mais cette place est restée vide, cette Association ayant jugé inutile de se faire représenter. Abstention qui marque une indifférence et une incompréhension regrettables de l'importance des débats de la Commission et qui a eu de fâcheuses conséquences, ainsi qu'on le verra plus loin.

Nous ne pouvons songer à entrer ici dans le détail de toutes ces discussions qui se sont déroulées pendant ces quatre journées au cours des séances du matin et de l'après-midi et même une fois pendant la soirée. Signalons dès le début le très grand intérêt qu'y ont trouvé les déléguées féminines et l'admirable leçon d'éducation parlementaire qu'elles y ont reçue. Leur participation aux travaux de Commissions semblables a une double

éclat — le tricentenaire de la naissance de Molière. A cette occasion, on n'a pas manqué de souligner les principes de Molière:

J'estime qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.

En s'efforçant ainsi de faire dire à un poète ce qu'on voudrait lui entendre dire, on oublie trop de tenir compte des circonstances où il a vécu, Or, au XVII^e siècle, la question féministe ne se posait pas; ou si vous préférez, elle se posait, et même de façon aiguë, mais d'une autre manière qu'à notre époque. Le système d'éducation des filles subissait, en effet, à ce moment-là, une profonde transformation: d'une part, fidèle à la tradition, on laissait la jeune fille dans une ignorance absolue; de l'autre, sous l'influence des idées de la Renaissance, certaines femmes visaient à un degré d'instruction, que leur manque de bon sens faisait tourner à la pédanterie. D'un côté donc, ignorance grossière, de l'autre, érudition pédante.

Que fait Molière? En bon bourgeois sensé, il opine pour la juste mesure:

Les hommes la plupart sont étrangement faits:
Dans la juste mesure on ne les voit jamais.

Ce qu'il tourne en ridicule, c'est moins, comme d'aucuns se complaisent à le croire, l'effort de la femme vers plus d'instruction que l'excès de cet effort. Armande est plus sympathique,